

Ontario

Forces armées britanniques au Canada

Parcs Canada Parks Canada



Un officier du Corps Royal de génie posté à la citadelle d'Halifax, vers 1782. Son costume comprend un manteau bleu garni de revers noirs, un ceinturon cramoisi, ainsi qu'un gilet blanc orné de passementerie et de boutons dorés



Couverture supérieure: Uniforme d'un soldat de la *Light Company of Canadian Fencibles*.

Forces armées britanniques au Canada

Parcs Canada entretient de nombreuses fortifications britanniques au Canada, depuis la complexe citadelle d'Halifax jusqu'aux côtes verdoyantes qui marquent les vestiges du fort Amherst (Île du Prince-Édouard). La restauration de certains de ces postes a posé de nombreux problèmes, dont le moindre était sans doute de découvrir le nombre de pieds-planches qui était utilisé pour la construction d'un bâtiment.

Qui étaient les hommes en garnison à ces postes? Quels vêtements portaient-ils? Que mangeaient-ils? Que faisaient-ils dans leur temps libre? La Section des recherches historiques remonte dans le passé afin d'étudier l'histoire sociale des garnisons britanniques au cours de l'occupation de 112 ans du Canada, période qui va de 1759 à 1871. Cette recherche fournira la documentation de base nécessaire aux archéologues et aux spécialistes en restauration.

Les historiens n'ont pas encore réussi à raconter la vie quotidienne des milliers d'hommes qui ont relié le Canada de l'époque coloniale à la Grande-Bretagne. Il y a à cela, plusieurs raisons, l'une étant le petit nombre de documents officiels ou de journaux privés ayant trait à la vie militaire. L'armée britannique était une organisation qui s'intéressait d'abord aux matériaux, à l'économie et aux chiffres, plutôt qu'aux descriptions sociales.

Les dossiers de l'Armée britannique signalent généralement des cas de mauvaise conduite, simplement parce qu'ils entravaient le bon fonctionnement de l'armée. Il existe des milliers de rapports de jugements rendus par la Cour martiale pour désertion et ébriété; ces documents nous laissent entrevoir le type d'activité auquel ces hommes se livraient dans leurs loisirs. Les commandes de remèdes et d'instruments de chirurgie révèlent l'état de santé des hommes et le traitement administré, tout en nous donnant une idée du niveau de vie des soldats.

Ces renseignements, nous les devons à la bureaucratie. La recherche est rendue plus difficile encore à cause du petit nombre de journaux et de mémoires. Le simple soldat britannique était généralement illettré: ce n'est qu'au temps des guerres napoléoniennes que le grand quartier général du commandement des armées a aménagé des écoles où, pour quelques sous, les hommes pouvaient apprendre à lire et à écrire. Les quelques journaux laissés par des soldats décrivent la campagne canadienne ou quel-

ques petits incidents qui rompaient la monotonie de la vie en garnison. Il semble que la vie de tous les jours n'était pas assez intéressante pour qu'on la raconte.

Par contre, de nombreux officiers étaient des hommes lettrés : ils ont laissé des écrits sur leur vie au Canada. La vie quotidienne des officiers ne ressemblait en rien à celle du simple soldat. Tous deux venaient de milieux sociaux très différents et la solde que touchait le simple soldat ne lui permettait certainement pas de partager les loisirs de l'officier.

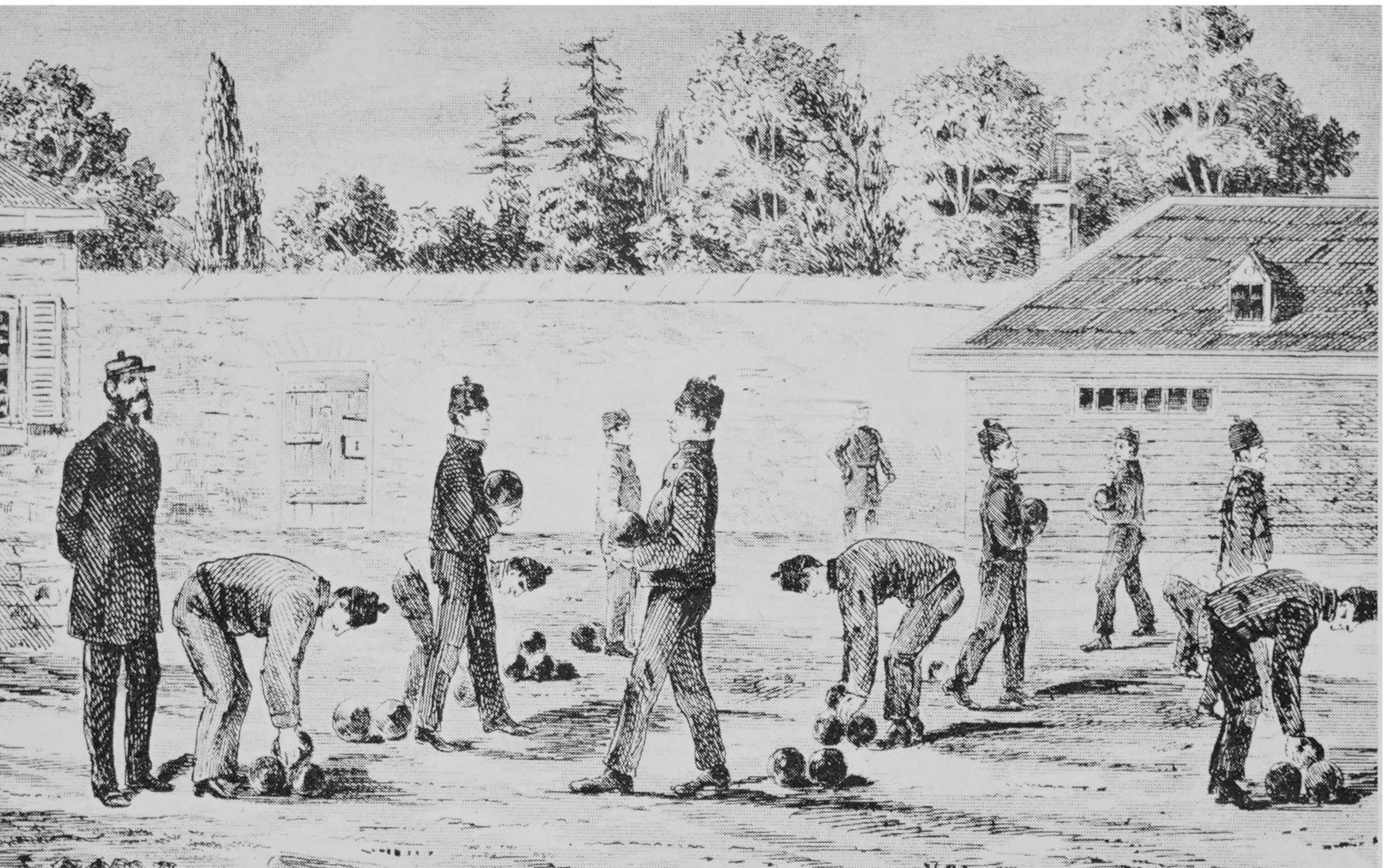
Bien que le simple soldat ait constitué la force de l'armée britannique, les pratiques de recrutement du XVIII^e et du XIX^e siècles n'étaient pas de nature à encourager un homme sain et honnête à joindre les rangs.

Les résultats d'une enquête menée vers 1840 indiquent la raison pour laquelle les hommes s'engageaient et décrivent brièvement les types d'hommes que l'on pouvait trouver dans les rangs d'un régiment britannique typique. L'enquête portant sur 120 soldats d'une division, a livré les chiffres suivants :

80 sur 120	<i>Indigents</i> , c'est-à-dire journaliers et mécaniciens en chômage ne recherchant qu'un moyen de survivance.
2 sur 120	<i>Indigents</i> , c'est-à-dire personnes de situation respectable s'engageant à la suite d'un revers de fortune ou d'une imprudence.
16 sur 120	<i>Flâneurs</i> , voyant dans le régime militaire une vie facile.
8 sur 120	<i>Voyous</i> , dont l'armée était le dernier refuge.
1 sur 120	<i>Criminels</i> , cherchant à fuir les conséquences de leurs crimes.
2 sur 120	<i>Fils prodigues</i> , cherchant à peiner leurs parents.
8 sur 120	<i>Inquiets et agités</i> .
1 sur 120	<i>Ambitieux</i> .
2 sur 120	<i>Autres</i> .

(Tiré de *Camp and Barrack Room : or the British Army as it is*, de J. MacMullen, sergent d'état-major du 13^e régiment d'infanterie légère, ouvrage publié à Londres, en 1846.)

Gravure tirée du *Canadian Illustrated News* du 9 décembre 1871. Corvée du boulet à la prison militaire de Québec. Conçue pour occuper les soldats, cette tâche futile consistait à faire déplacer des boulets d'un endroit à un autre. (Archives publiques du Canada)



Afin de maintenir l'ordre dans les rangs, on organisait chaque jour des manoeuvres militaires importantes et l'on établissait des lois rigides. La désobéissance et «une conduite indigne d'un soldat», terme défini par l'officier en charge du régiment, entraînaient des punitions sévères, allant des coups de fouet à la marque au fer rouge, de l'exil à la peine de mort. Alexander Alexander, de l'Artillerie Royale, rapporte des cas de punition au fouet, au début des années 1800: «J'ai vu chaque jour des hommes punis pour les plus petits méfaits, avec une sévérité qu'on n'aurait jamais manifestée envers les esclaves de Carriacou. La première fois que je fus le témoin d'une punition, mon coeur faillit éclater. Jusqu'à ce moment, je n'avais connu que la splendeur de la guerre, l'éclat de la vie militaire. Un pauvre diable du 9^e régiment, apparemment fils d'un fermier de Suffolk, avait eu le malheur de s'endormir à son poste. Il fut jugé par la cour martiale et condamné au fouet; on fit défiler les troupes qui devaient être témoins de la punition.»

Le soldat, nu jusqu'à la taille, se tenait debout dans le vent et la pluie glaciale, les bras ramenés au-dessus de sa tête et attachés aux hallebardes. Alexander poursuit: «C'était un garçon de belle apparence; il s'était taillé une très bonne réputation au sein de son régiment; ses officiers, très satisfaits de lui, intercédèrent en sa faveur auprès du Général, mais leur plaidoirie fut inutile... Le pauvre diable reçut 229 coups de fouet, d'une rigueur inégalée. L'ai même vu le tambour-major frapper un tambour et le jeter par terre parce qu'il n'utilisait pas sa pleine force.»

A la fin, le chirurgien s'interposa; le soldat fut délié et transporté à l'hôpital, où il mourut huit jours plus tard. Alexander ajoute: «Je crois que c'est le froid qui l'a tué; j'ai déjà vu des hommes à qui on avait infligé 700 coups de fouet, mais jamais je n'ai vu un dos aussi horriblement mutilé.»

D'autre part, les officiers menaient une vie beaucoup plus agréable. Ils étaient souvent les deuxième ou troisième fils de riches familles aristocratiques, leur nom étant lié à des engagements militaires britanniques du passé. (La primogéniture assurait à l'aîné l'héritage paternel et sa «carrière» était décidée à l'avance.) Il n'y avait guère de carrière possible, du point de vue social, pour les fils d'un comte ou d'un marquis. Le commerce était proscrit, et les

carrières «convenables» se trouvaient dans la hiérarchie de l'Église d'Angleterre, au sein du parlement ou dans l'armée.

L'armée jouissait de la plus grande popularité. Au début du XVIII^e siècle, les parents-gâteaux et les parrains achetaient à leurs petits des brevets d'officiers, augmentant leur contribution au cours des années, de sorte qu'à l'âge de quinze ans, un garçon pouvait atteindre au rang de lieutenant sans jamais avoir revêtu d'uniforme militaire.

L'achat d'un brevet d'officier, comme l'achat des valeurs les plus sûres, était un bon investissement pour l'avenir. Un homme pouvait vendre son rang de colonel, par exemple, contre le prix courant pour son rang, en plus «d'intérêts» ajoutés illégalement.

De plus, il était bon pour son avancement qu'un officier gardât, à Londres, des amis bien placés qui surveillaient, dans la gazette militaire, les avis de promotion, de retraite et de décès. Dès qu'une ouverture se produisait, une foule d'ambitieux se précipitaient pour acheter le brevet.

Ce n'est qu'après le départ du Canada de l'armée britannique, il y a un siècle, que l'achat des brevets d'officiers a été aboli et toutes les promotions accordées selon le mérite.

Tous les rangs de l'armée ont été rachetés par la Couronne et n'ont plus jamais été revendus.

Les privilégiés

Les officiers de l'Armée britannique au Canada

«Les gentilhommes de la garnison, aimables et intelligents, avaient peu de choses à faire si ce n'est lire, chercher des fossiles, pêcher, chasser, abattre des arbres et cultiver des pommes de terre* .»

L'auteur brosse un portrait des officiers britanniques qui est corrobé par d'autres observateurs et par les officiers eux-mêmes qui ont écrit leurs mémoires. Pour un officier breveté de l'Armée britannique en poste au Canada, la vie était facile; il n'avait que peu de choses à faire en temps de paix et il jouissait de nombreux privilèges qui égayaient ses loisirs.

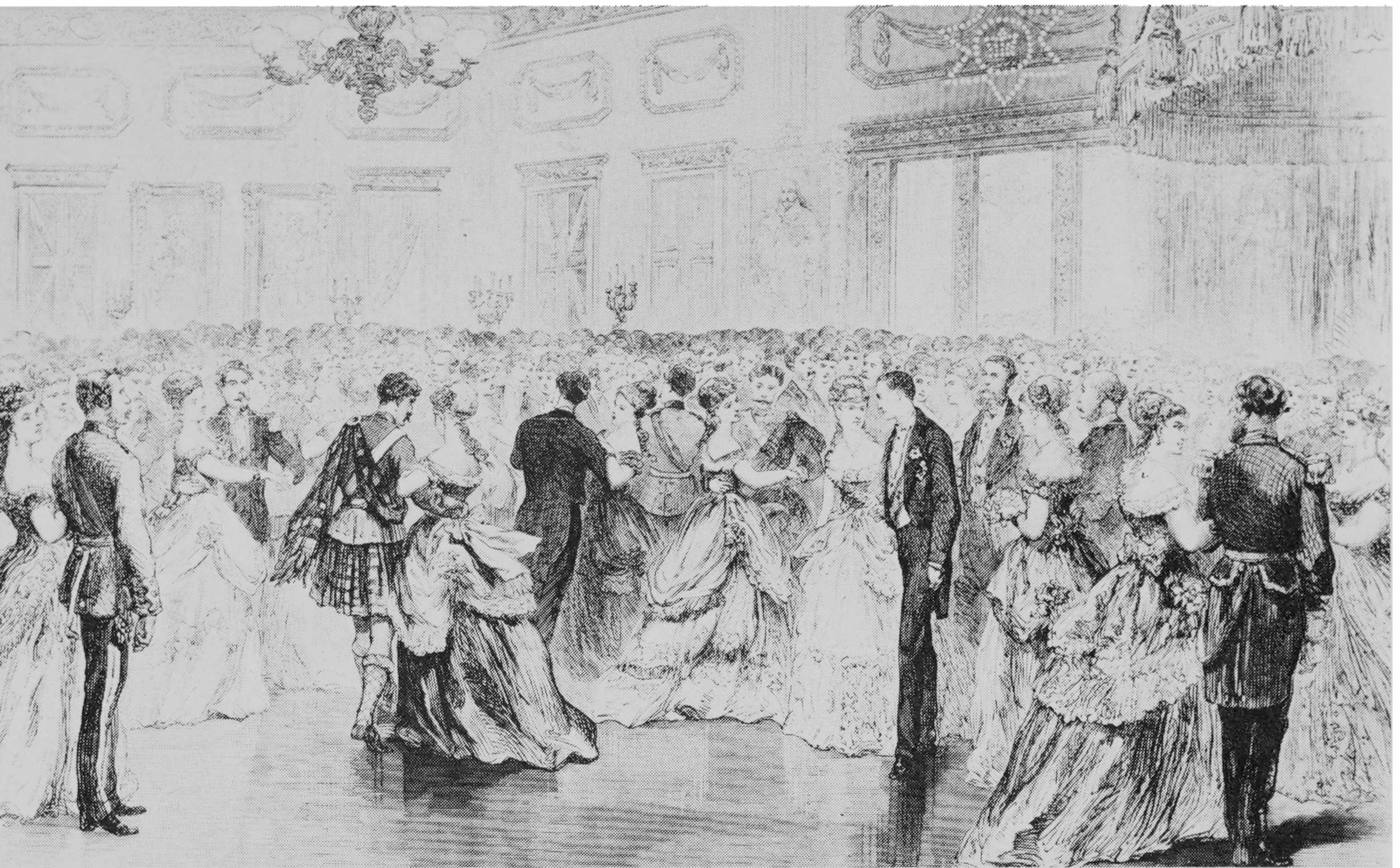
Par un curieux contraste avec les hommes sous leurs ordres, les officiers prenaient congé aussi fréquemment et aussi longtemps qu'ils le voulaient. Qui plus est, certaines autobiographies ne mentionnent jamais leur travail, mais font état de leurs exploits de pêche ou de chasse ou de leurs tournées aux États-Unis. Tout travail, comme l'entraînement et le commandement des soldats de tout rang, était décrit comme une corvée qui faisait obstacle à leur vie mondaine.

La plupart des officiers étaient des fils cadets de la haute société anglaise et recevaient de généreuses allocations qui s'ajoutaient parfois à leur fortune personnelle. Comme si cela ne suffisait pas, ils touchaient, en plus, solde et allocations quotidiennes. Ainsi dotés, ils pouvaient se permettre toutes les fantaisies. Un jeune imprévoyant s'était un jour attiré les reproches de son père et il se plaignait d'être trop pauvre pour suivre ses camarades qui faisaient un autre voyage aux États-Unis.

En général, les officiers avaient une caisse assez garnie pour se payer quelques chevaux et un bon traîneau. Avec ces attelages, ils pouvaient former des clubs de promenades en traîneau et distraire les filles des riches marchands et des politiciens de la colonie. Ces jeunes dames, communément appelées *Miss Muffin*, étaient très souvent accompagnées d'officiers qui quittaient Québec pour des excursions. Les traîneaux partaient le matin, munis de paniers remplis de nourriture et de vin, pour aller passer la journée non loin du cône de glace aux chutes Montmorency ou encore pour visiter le village indien de Lorette.

* Extrait de *The Shoe and Canoe or Pictures of Travel in the Canada's* (La raquette et le canot ou portrait de voyages dans les deux Canadas), Chapman and Hall, t. II, Londres, 1850, p. 139.

Bal à Halifax (N.-E.) en l'honneur du prince Arthur, tiré de *The Illustrated London News*, 2 octobre 1869, p. 324 (Archives publiques du Canada)



Salle des trophées des officiers, par Cornelius Krieghoff (Royal Ontario Museum)





Quand l'officier commandant pressentait qu'une *Miss Muffin* dépassait le stade d'une amourette divertissante, le jeune officier imprudent était renvoyé en Angleterre en mission spéciale, car le mariage avec une fille des colonies risquait, aux yeux de la direction militaire, de compromettre la carrière des armes. Les parents de la jeune fille, au contraire, voyaient la situation d'un oeil différent, puisque le mariage avec un jeune officier de bonne famille était le moyen idéal d'entretenir d'utiles rapports avec l'Angleterre.

À cause de cet engouement, les officiers de l'Armée britannique recevaient un bon accueil dans les foyers canadiens. On organisait régulièrement des bals, des dîners et des soirées de cartes et les officiers prenaient souvent une part active à ces manifestations mondaines en mettant la fanfare militaire à contribution.

Quand un officier n'avait pas été invité à une soirée, il se réfugiait dans le confort et la camaraderie du mess régimentaire. Chaque officier versait une partie de sa solde pour l'aménagement et le fonctionnement de son mess. Dans plusieurs cas, on pouvait y admirer la porcelaine fine et le cristal qui rehaussaient leur table. À la différence de leurs pauvres subordonnés, assis devant un bol de soupe

Départ pour un pique-nique à Montmorency, le capitaine Buzbie conduit Miss Muffin, aquarelle par A. Killaly (Archives publiques du Canada)



et une platée de boeuf bouilli, les officiers se faisaient servir, au mess, plusieurs mets de choix arrosés de vins de porto, de claret et de champagne.

En plus du mess, les officiers pouvaient se délasser à la bibliothèque ou dans leur chambre personnelle. Cornelius Krieghoff a fait de ce désordre opulent le sujet d'une de ses toiles, *Salle des trophées des officiers*. Les murs sont garnis de peintures à l'huile et d'équipement de sport, surtout des brides et des guides pour chevaux. Une partie des livres de la bibliothèque traîne en désordre sur la table. Des fourrures sont jetées négligemment sur les meubles et le chien s'ébat sans contrainte dans la pièce.

Cet officier préférait évidemment une chambre en désordre car, autrement, il aurait demandé à son ordonnance de nettoyer son quartier. Tout officier jouissait du privilège d'un soldat attaché à sa personne et les officiers supérieurs en avaient plusieurs. Ces domestiques prenaient soin des uniformes et des chevaux, ce qui laissait encore plus de loisirs aux officiers.

Plus d'un officier s'adonnait à la peinture, en amateur, ce qui nous a valu des séries d'aquarelles et de peintures à l'huile décrivant des scènes de notre pays. Récemment, les Archives publiques du Canada, présentaient une exposition d'aquarelles intitulée, *Images du Canada*. Une grande partie des toiles exposées était l'oeuvre d'artistes militaires. L'influence militaire s'y manifeste: les constructions présentant l'aspect d'un plan d'ingénieur et la disposition celle d'un campement militaire.

Il est un domaine encore où les officiers britanniques ont enrichi notre patrimoine national. Au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, le théâtre amateur était un passe-temps populaire en Angleterre et les officiers ont apporté cette coutume au Canada. Les soirées théâtrales de la garnison, souvent ouvertes au public, étaient parfois organisées au profit d'une oeuvre locale mais, la plupart du temps, elles ne constituaient qu'un exutoire à l'exubérance.

Pour ces privilégiés, la vie n'était pas seulement une plaisanterie ou un loisir continu. Quelques-uns furent des apôtres de la conservation de l'Empire britannique ou la conversion de l'homme à leur idéal de moralité chrétienne. Néanmoins, un très grand nombre profitèrent de leur séjour en Amérique du Nord britannique pour jouir uniquement d'une vie de plaisirs qui contrastait avec la vie de leurs subalternes.

Le déserteur

Le gouvernement britannique expédia des soldats au Canada dans le but de défendre le pays et de le conserver comme partie de l'Empire. Toutefois, les troupes en garnison aux différents postes ne furent guère mêlées au combat. Les périodes de combat ou d'alerte durèrent un peu moins de quinze ans et avaient noms : guerre de sept ans, révolution américaine, guerre de 1812, rébellions de 1837 et incursions fénienues.

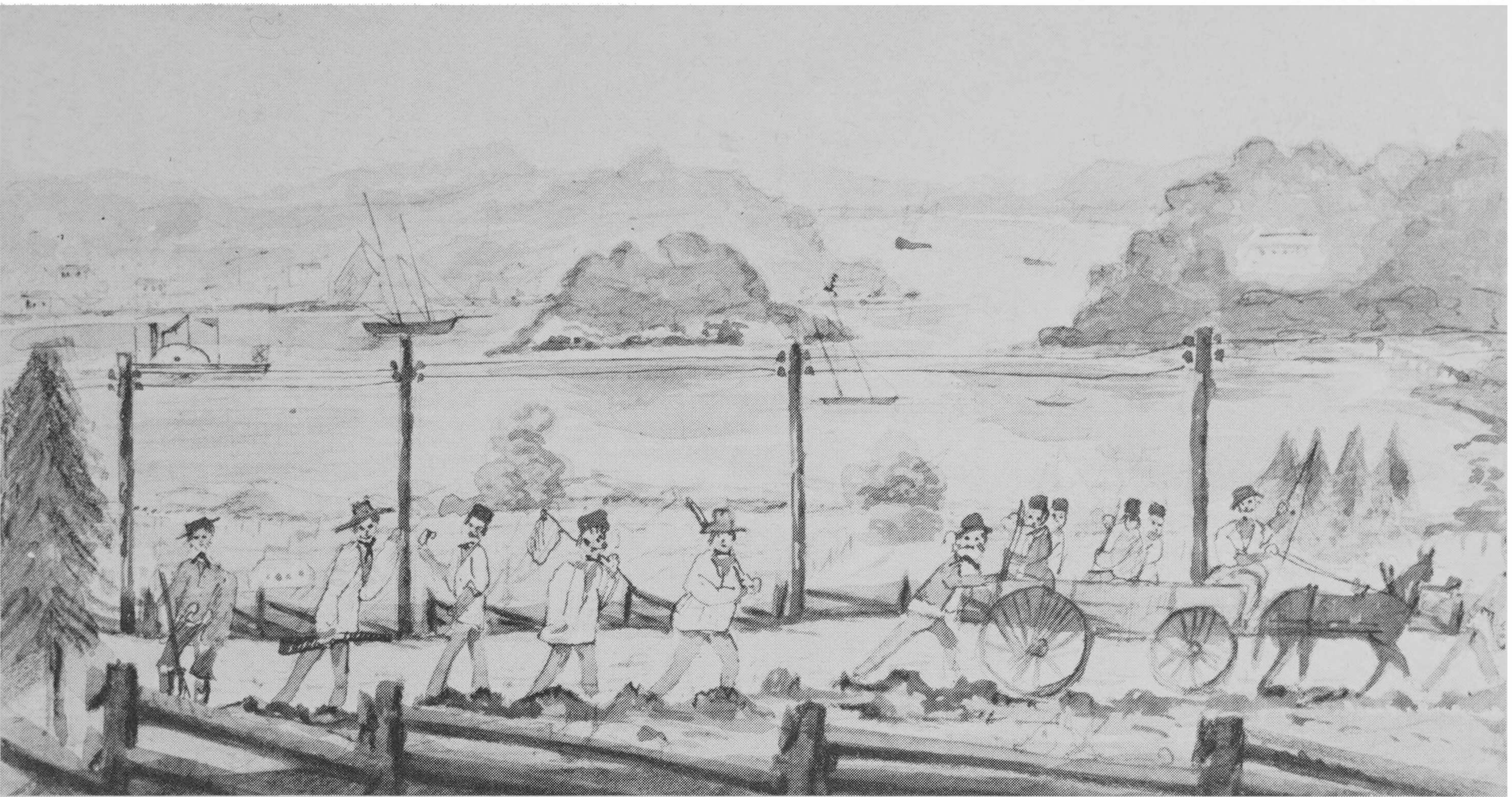
Pendant les périodes d'accalmie, les autorités militaires s'attendaient à ce que les hommes se contentent de participer aux manoeuvres, de monter la garde et de boire quelques verres dans la soirée. Les livres furent interdits jusqu'à 1840, à cause des idées républicaines qu'ils véhiculaient, ces idées pouvant conduire à la révolte et à la mutinerie. Par la suite, diverses formes de loisir furent organisées, mais à ce moment-là, un simple soldat disposait, après déductions*, d'à peine assez d'argent pour s'offrir quelques bières ou une compagnie féminine. À vrai dire, la plupart des soldats s'ennuyaient ; hormis l'espoir d'être affectés à un nouveau poste et par là même d'explorer une ville nouvelle, absolument rien ne les stimulait. Ne tenant aucun compte de cet ennui mortel, les officiers ne cessaient d'exiger le maintien de la discipline. La moindre manifestation de relâchement, la moindre agitation (résultat de l'ébriété, le plus souvent) encourageaient une punition disproportionnée à la faute. L'expression «Bloodybacks» (dos ensanglantés) pouvait se rapporter tout autant à la couleur du dos des soldats qu'à l'uniforme qui cachait les marques laissées par le fouet.

Cependant, il semblait aisé de mettre un terme à cette existence. Ne suffisait-il pas de franchir soit une rivière, soit un lac, soit quelques centaines de milles pour atteindre le pays de la liberté, les États-Unis? La désertion était probablement plus facile à réaliser ici au Canada que n'importe où ailleurs où l'armée britannique se trouvait postée au cours de XIX^e siècle, et un soldat savait qu'il dé-

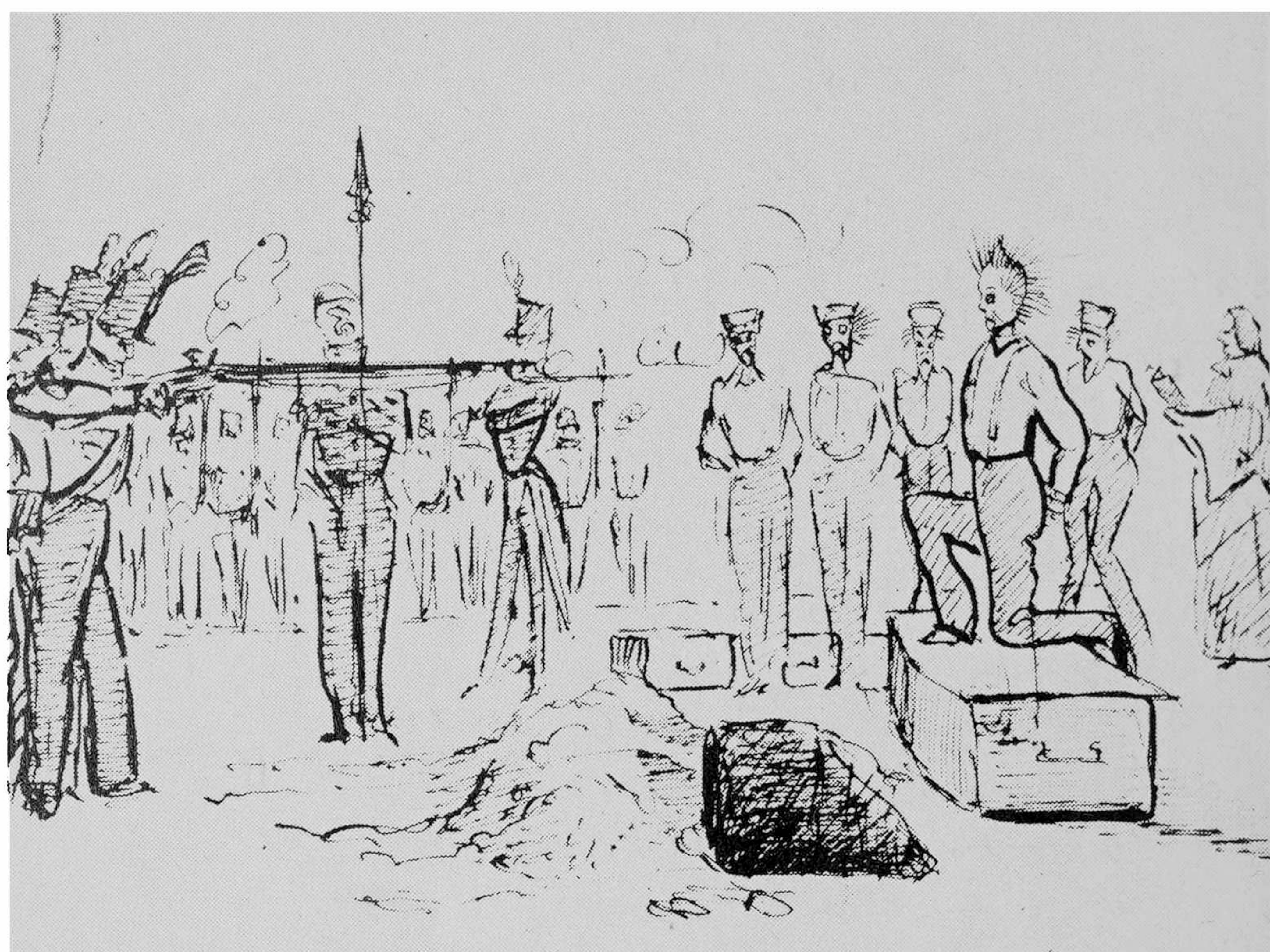
* Déductions : articles, nourriture, vêtements, endommagement des casernes, etc. dont le coût estimatif était soustrait de la solde remise au moment de la parade quotidienne.

** Afin de garder à leurs pantalons blancs leur aspect soigné, les soldats les enduisaient d'argile blanche encore humide (de la sorte utilisée dans la fabrication des pipes). La plupart du temps, l'argile était appliquée juste avant la parade, ce qui occasionnait, par les froids matins d'hiver, de graves engelures.

*Un détachement à la poursuite des déserteurs, St-Andrews, (N.-B.), aquarelle
par lieutenant J.C. Clarke*



Extraite de la série «C» des archives militaires britanniques, *Incidents à La Prairie, 1812–1813*. Cette illustration donne une idée du sort horrible réservé au déserteur en temps de guerre



sertait pour trouver une société semblable à la sienne. Dès qu'il avait passé la frontière, qui se trouvait partiellement à l'état sauvage, il pouvait trouver un emploi, s'établir, être heureux et ne plus jamais appliquer d'argile à pipe à ses pantalons* *. De nombreux hommes faisaient ce rêve et tentaient de le réaliser.

Aussitôt qu'un régiment atteignait l'Amérique du Nord britannique, des désertions massives s'opéraient. Les mécontents s'enfuyaient à la moindre occasion, suivis de ceux qui s'étaient enrôlés, sachant que le régiment serait bientôt posté au Canada. Ce second groupe était invariablement composé de pauvres Irlandais pour qui l'enrôlement constituait le moyen le plus économique de traverser l'Atlantique. Dès qu'ils touchaient le sol canadien, nombre d'entre eux désertaient aux États-Unis, y trouvaient du travail et faisaient des économies afin de faire venir leur famille. Après un an passé en Amérique du Nord, l'idée de désertion s'estompait généralement et ne reprenait corps que lorsqu'un racoleur surgissait dans le voisinage. Au cours de la guerre civile américaine, il y eut pénurie de soldats de l'armée unioniste : la conscription universelle finit par être obligatoire et toute personne appelée, devait prendre les armes ou fournir un substitut. Nombre de ces

substituts étaient des soldats qui avaient été persuadés d'abandonner le brillant uniforme rouge de Sa Majesté pour revêtir l'uniforme bleu de l'armée du général Grant. Ces hommes recevaient quelquefois d'importantes sommes d'argent (un commandant parle de 4 à 700 dollars), et étaient aidés, pour passer la frontière, par des racoleurs qui touchaient une commission pour trouver des substituts, et leur fournissaient argent, moyens de transport et vêtements. Les vêtements étaient particulièrement nécessaires, car les soldats de la ligne ne possédaient pas d'habits civils; il leur était défendu d'avoir d'autres vêtements que les habits d'ordonnance, tous marqués du matricule et il était impossible à un simple soldat d'économiser l'argent nécessaire à l'achat de vêtements utiles en cas d'évasion. Nul n'aurait osé passer la frontière dans un uniforme écarlate: il aurait pu être trop facilement repéré par les équipes de recherche formées de ses camarades et qui empruntaient les routes des déserteurs ou encore par des civils qui étaient au courant de la prime de cinq livres attachée à la capture d'un déserteur.

Le déserteur capturé était traduit en cour martiale, puis condamné. En temps de guerre, ce délit entraînait généralement la mort devant le peloton d'exécution, alors qu'en temps de paix, la peine allait du fouet à la déportation ou à la mort. La déportation aux colonies pénitenciaires de l'Australie, ou aux postes de l'armée britannique en Afrique de l'Ouest, pour une période de sept ans ou 14 ans, ou encore pour la vie, était une peine fréquemment imposée. Les hommes étaient d'abord envoyés sur des pontons en pourriture près de la côte des Bermudes, puis expédiés à leur lieu d'exil. Dans tous les cas, le déserteur capturé était marqué au fer rouge. La lettre D était imprimée sur sa poitrine, au moyen d'un fer muni de pointes. Si en plus d'avoir déserté, il s'était rendu coupable de vol ou de tout autre délit, il était aussi marqué des lettres BC (*bad conduct*) attestant sa mauvaise conduite. Un homme ainsi marqué l'était de façon permanente et dès lors considéré à jamais comme déloyal et indigne de confiance; ainsi, s'il était subséquemment renvoyé du régiment pour incorrigibilité, il portait sur lui son propre dossier, ce qui rendait difficile son intégration dans une autre communauté.

Ces mesures répressives rendaient la désertion aussi périlleuse qu'immorale. Néanmoins, de nombreux hommes, risquant le tout pour le tout, dérobaient un bateau

pour franchir la rivière Niagara ou filaient illégalement à bord d'un navire allant d'Halifax à Boston. Les postes les plus rapprochés de la frontière, Niagara-sur-le-lac, Kingston et Prescott, constituaient les points de désertion les plus utilisés, tant et si bien qu'un régiment fut posté à Niagara pour prévenir les désertions. Le Royal Canadian Rifle Regiment était composé de soldats stables, près de l'âge de la retraite et qui avaient tout à y gagner en demeurant loyaux à l'armée, car plusieurs étaient mariés et bénéficiaient ainsi de certaines dérogations à la routine de la vie en caserne. En fait, les soldats mariés étaient moins portés à désertir. Dès qu'un soldat mettait pied sur le sol américain, il devenait illico un héros, un échappé de la dure et antidémocratique Angleterre. Les déserteurs étaient bien accueillis, mais nombre d'entre eux se rendaient compte, en cherchant du travail, que leur réputation de déloyauté et d'instabilité décourageait les employeurs. Certains s'enrôlèrent dans l'armée américaine, tandis que d'autres rentrèrent au Canada dans l'espoir d'être amnistiés. Une grande publicité était faite autour de ces retours, dans le but de décourager d'autres déserteurs éventuels.

L'armée britannique tenta par plusieurs tactiques de prévenir les désertions : équipes de recherche, les Royal Canadian Rifles et de sévères punitions. Malgré le succès indubitable de chacune de ces méthodes, les désertions continuaient. Le vrai problème, le contraste entre la vie aux États-Unis et la routine de l'armée britannique, ne fut jamais abordé et persista. Aussi longtemps que des hommes se sentirent enfermés dans un système brutal et ennuyeux et qu'ils ne virent comme issue que la désertion, il ne fallait pas s'attendre à ce qu'ils recherchent autre chose. Cela allait de soi.



Affaires indiennes
et du Nord

Indian and
Northern Affairs

Parcs Canada

Parks Canada

Publié par Parcs Canada avec l'autorisation
de l'hon. Warren Allmand
ministre des Affaires indiennes et du Nord,
Ottawa, 1976.

QS-C019-000-BB-A1

© Ministre des Approvisionnements et Services Canada
N°. de catalogue R64-88 / 1976
ISBN 0-662-00248-2